

168

DEUX CULTURES LITTÉRAIRES

"Internationale" 23 juillet 1921

Le Malentendu

Intitulé cet article : le malentendu. Le devrait peut-être recourir à un mot plus violent et qui traduirait la préméditation des auteurs du drame. Car je n'exagère pas l'importance de cette manœuvre en parlant d'un drame et en dénonçant, chez certains hommes de France et d'Allemagne, une compléte criminalité.

Il s'agit des relations entre les deux pays — des relations intellectuelles qui pourraient atténuer le cynisme et la brutalité des relations commerciales et sociales, rendre respirables l'atmosphère — ce nous voyons. Je dis que l'attitude de la majorité, l'ignorance, le mépris même sont méfessés à côté de l'effort d'intérêt que portent aux choses d'Allemagne quelques jeunes françaises, et aux choses de France quelques-uns journaux allemands.

Il y a ici une tentative d'esquadrerie morale. On cherche — et on réussit — à provoquer l'adhésion de la foule au moyen de comptes rendus mensongers et de rapports suspects. On multiplie les protestations d'impartialité. On les relève à la même objective, mais on comprend, sous cette manœuvre obscure, elle consiste à choisir dans l'immense production allemande (ou française), un ouvrage ou un homme dont l'auteur n'a jamais été représenté ou ne représenté plus rien, à provoquer autour de cet homme ou de cette œuvre un battage énergique, puis, quand on les a fait passer pour les représentants autorisés de la pensée allemande (ou française), à les tourner au ridicule, à les ridiculiser et à les décrier, de leur déroute, de triomphantes conclusions.

Exemples : le *Journal des Débats* publie de loin en loin des articles de M. Maurice Muret, journaliste suisse, agent de l'ambassade française, et grand homme à Lausanne. M. Muret, dont la connaissance de la langue allemande est au plus approximative, comme le prouvent les résumés ahurissants qu'il donne des livres sur lesquels il penche son attention, emploie cette tribune à insulter les écrivains de gauche, et à souligner la passion pan-germaniste qu'on relève dans les ouvrages des littérateurs nationalistes, René Schickel, Heinrich Mann, Andréas Lutzko — pour être mes citations aux chefs de file — ont été solidement dénigrés par ses insinuations, tandis que d'obscurs plumitifs de son espèce étaient sacrés grands hommes et symboles de leur génération.

M. Henri Albert, dans le *Mercur de France* déguisée de 1921 — Louis Dumur étant consul — affiche un dédain systématique de tous ceux qui appartiennent à l'expressionnisme au grand mouvement de libération intellectuelle et sociale qui a réussi à remuer, en moins de dix ans, l'Allemagne tout entière. Ses champions les plus réputés comme Kasimir Edschmid, il les traite très simplement de « boches », et il ne manque pas l'occasion de s'appesantir sur les ouvrages des anciens généraux de l'Empire où s'exhale leur haine pour le peuple et sa victoire.

La *Nouvelle Revue Française*, qui, avant la guerre, s'honorait de la collaboration de plusieurs écrivains allemands, de Rainer-Maria Rilke, notamment, procède avec une perfidie (consciente ou inconsciente) plus dangereuse encore. Son manque de haute impartialité, sa neutralité souveraine vis-à-vis des hommes et des événements, sa foi « grande lettre », j'insistent d'abord à beaucoup de ses lecteurs que ses chroniqueurs allemands sont le reflet sincère de la production d'outre-Rhin. Or la dite *Nouvelle Revue Française* n'a pas encore consacré une seule ligne à l'expressionnisme ou à ses maîtres, — ni même aux écrivains symbolistes ou réalistes qui continuent avec honneur les vieilles traditions et les vieilles esthétiques. Mais elle a parlé, avec une férocité suspecte et en leur attribuant une grande importance et un indéniable rôle dans leur pays, d'ouvrages nécessaires dus à un sociologue de second plan, et qui ont un peu moins de retentissement en Allemagne que ceux de M. Jacques Barville en France.

Je pourrais allonger la liste de ces exemples, mais je crois avoir suffisamment fixé les idées pour pouvoir passer la frontière et découvrir, dans les revues de Berlin ou de Munich, un courant parallèle.

Je ne parlerai pas de la presse quotidienne, et des étranges erreurs commises par les journaux les mieux intentionnés comme la *Frankfurter Zeitung*. Et je ferai remarquer que la question revêt, en Allemagne, un aspect spécial. Autant le public lettré français, en effet, ignorait avant la guerre et ignore toujours la littérature de la langue allemande, autant le public lettré allemand connaissait parfaitement la littérature française. Outre un réseau de traductions très étendu, ce public possédait des chroniqueurs consciencieux et son insatiable curiosité le poussait à étendre avec sa connaissance de notre langue celle de nos idées. La guerre ne modifia pas chez les Allemands cette volonté de s'éclaircir et de dépasser les frontières de leur

culture, et en 1916, alors qu'il eût été dangereux de lire publiquement à Paris un ouvrage de Goethe ou de Nietzsche, des éditeurs de Leipzig et de Potsdam offraient à leur clientèle des traductions de Charles-Louis-Philippe de Charles Peguy et de Paul Claudel, et des essais sur notre mouvement intellectuel d'une grande simplicité.

Des lors, l'effort même pratiqué à Paris était impossible à Berlin. C'est pourquoi la manœuvre consista, ici, à exalter quelques hommes, à l'exclusion de tous les autres, et maintenant acte de leur silence ou de leurs quelques attaques, à jeter le discrédit sur toute leur génération. Nul d'entre nous n'aurait le ridicule de contester l'importance du rôle que jouèrent, à certains moments de l'avant-guerre et dans certains milieux, André Gide, Paul Claudel, Francis Jammes, André Suarès et Maurice Barres. Mais il est non moins ridicule d'arrêter après ces noms la liste de ceux qui représentent la pensée française et de repousser par mépris tous les autres écrivains au rang des « outsiders ». Voilà, cependant, à quel jeu s'amusaient les compères allemands des revues françaises que j'ai citées. Dans son dernier numéro, le *Neue Merkur*, de Munich, imprimait un article du Dr Curtius où toute cette stratégie se trouvait résumée. Cet article est attristant à cause de la personnalité de son auteur. Le Dr Curtius a écrit, en effet, un ouvrage de grande valeur sur les quelques littérateurs français que je viens de nommer, Francis Jammes y étant remplacé par Romain Rolland et Charles Peguy. Il est probable que le fait d'avoir publié ce livre en 1916, a rendu le Dr Curtius suspect de francophilie et qu'il a voulu dissiper cette réputation. En tout cas, son manifeste, — car c'en est un, — est typique des milieux qui outre-Rhin, se targuent d'impartialité et d'objectivité. Il met nettement hors cause tous ceux qui n'appartiennent pas à l'escouade de ses élus, après avoir auparavant rejeté Romain Rolland parmi les damnés, sous le bon prétexte qu'il a perdu le contact avec le peuple et la jeunesse de France. Il réduit notre vie intellectuelle aux quelques « grandes » revues où ces hommes ont élu domicile, et s'appuyant sur leur attitude, il somme les Allemands de ne faire aucun pas en avant tant que ces porte-parole de la pensée française n'auront pas tendu la main. Non seulement et avec une insistance significative, il exclut toute autre intervention et recuse à l'avance tout autre témoignage. Il ne cite même pas les noms de la plupart des écrivains français dont la voix pourrait être invoquée — même de ceux comme Duhamel dont l'action est exclusivement intellectuelle et non politique — et il justifie son mépris pour Barbusse, par l'analyse succincte et, d'ailleurs injuste de *La Lueur dans l'Abîme*.

Je prends le Dr Curtius en exemple, comme MM. Maurice Muret, Henri Albert ou Bernard Grathuisson de la *Nouvelle Revue Française*.

Je n'aurais pas d'autre but en écrivant cet article — je l'ai dit dès le début — que de souligner la manœuvre des nationalistes et le camouflage de leurs campagnes de dénigrement sous le manteau de la neutralité scientifique.

Je n'ai aucune conclusion à exprimer. Un cri d'alarme n'est ni une thèse ni un syllogisme. J'ai voulu simplement mettre en garde ceux que l'Allemagne attire, devant la spéculation des certains « informateurs » qui s'appuient sur leur ignorance pour les égarer. La nervosité excessive de tous les Muret et de tous les Henri Albert de la presse française devant la production allemande et leurs dénégations forcées doivent être, pour les plus aveugles, l'indice qu'un piège leur est tendu, et le soul de tous les Dr Curtius d'étranges, entre MM. Suarès et Gide, la production française n'est pas moins éloquent.

On veut approfondir et élargir encore le malentendu entre les deux cultures. On veut que le drame de l'incompréhension et de la méfiance se prolonge. Faisons en notre profit. Car ce n'est pas la dernière cartouche de l'Internationale des Nationalismes.

Paul COLIN.

c
R
D
H
E
A